

Michel Euvrard Pour un cinéma conscient du monde

Marcel Jean

Numéro 150, décembre 2010, janvier 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcel (2010). Michel Euvrard : pour un cinéma conscient du monde. *24 images*, (150), 46–47.

MICHEL EUVRARD

POUR UN CINÉMA CONSCIENT DU MONDE

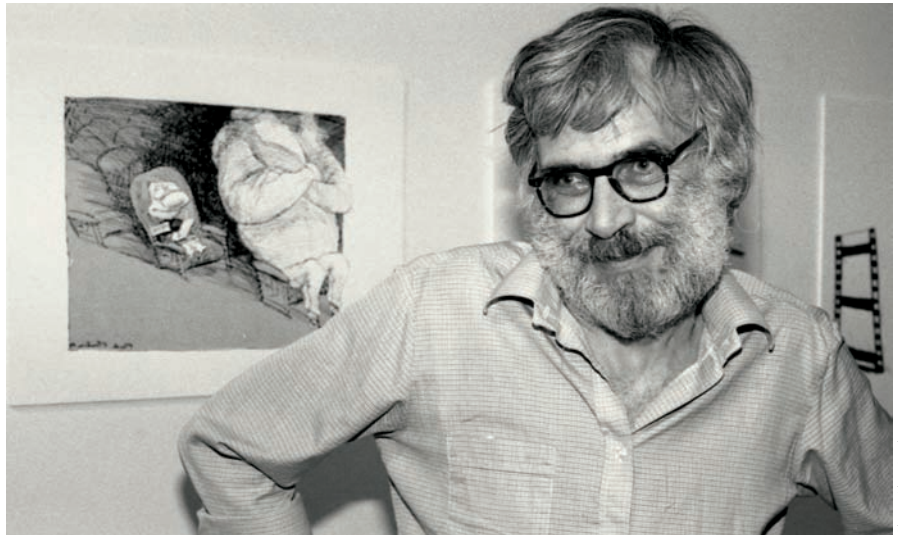
par Marcel Jean

ON A L'IMPRESSION QU'IL A ÉCRIT PARTOUT : À *CINÉMA QUÉBEC*, À *FORMAT CINÉMA*, au *Devoir*, à *24 images*, à *Ciné Bulles* et maintenant à *Séquences*. Lorsque les Rendez-vous du cinéma québécois créent un prix pour récompenser la meilleure critique de l'année, en 1983, il en est le premier lauréat. Michel Euvrard est critique de cinéma depuis près de 40 ans, soit depuis son entrée à *Cinéma Québec* en 1971, à l'invitation de Richard Gay, son ancien étudiant. La critique selon Michel Euvrard, c'est d'abord un regard aiguisé, duquel découle une capacité exceptionnelle à décrire un film avec précision, dans un style simple et clair.

Pas de cadre théorique lourd, rien de dogmatique. « Je n'ai pas de formation philosophique, avoue d'emblée Euvrard. Même les présupposés philosophiques que la lecture de Bazin implique, Bergson par exemple, je ne les connais pas bien. Je n'ai même pas lu Mitry, qui est le théoricien majeur de ma génération. J'ai lu les *Cahiers du cinéma* et *Positif*. Je suis de formation littéraire, agrégé d'anglais. » Né à Paris en 1929, il y reste jusqu'à la mobilisation de son père, en 1939. Avec sa mère, qui est juive, il part alors pour Angers : le pays de la Loire, où personne ne connaît leurs origines, paraît plus sécuritaire. En 1947, la famille rentre à Paris. Michel a 17 ans. C'est la grande époque de la cinéphilie classique. Le studio Parnasse, devenu depuis le MK2 Parnasse, rue Jules-Chaplain, dans le 6^e arrondissement, est son cinéma de quartier. Il y croise Chabrol, Truffaut, Domarchi. « Il y avait un jeu des questions, se souvient Euvrard, grâce auquel on pouvait gagner des places. Ces gars-là gagnaient pratiquement toujours. Je n'ai gagné qu'une fois. »

Il fréquente aussi le Ciné-Club du Quartier latin, animé par Maurice Schérer, qui ne s'appelle pas encore Éric Rohmer. « La pensée qui a émané de ces types, qui est devenue la politique des auteurs, nous a d'abord permis de voir les films américains autrement. Je suis sans doute resté marqué par cela, car je continue de penser en termes de metteur en scène, même si au fond je ne défends aucune théorie. »

En 1954, « parce qu'il n'y a pas de poste en fac, en France », Euvrard s'embarque pour le Canada, direction Hamilton, Université McMaster. Il y reste un an avant de passer à l'Université McGill, à Montréal, où il enseigne jusqu'en 1959. Il rentre alors à Paris, où il



Michel Euvrard aux Rendez-vous d'automne du cinéma québécois en 1983. On aperçoit derrière lui le dessin de Claude Cloutier qui lui a été remis avec le prix de la meilleure critique de film de l'année.

s'installe jusqu'en 1965. « Je quitte le Québec alors que c'est encore Duplessis et je reviens alors que la Révolution tranquille s'est faite. Cela représente un trou majeur dans mon expérience du Québec. C'est en partie pour cela que j'ai mis tant de temps à accepter d'écrire à propos du cinéma québécois. »

« Lors de mon premier séjour, j'étais très peu dans le milieu québécois. À mon retour, principalement grâce à Patrick Straram, qui m'amène à *Parti pris* et me fait rencontrer Pierre Maheu, Jean-Marc Pionte, Paul Chamberland, je commence à m'intégrer à ce milieu. » C'est en tant que critique littéraire que Michel Euvrard collabore à *Parti pris*, en 1965-1966. À cette époque, le futur critique fréquente aussi un autre Français d'origine, Jean-Antonin Billard, qu'il a connu lors d'un passage à New York. « C'est avec Billard que je vois des films et que je parle cinéma. » Dès son retour en 1965, Euvrard est professeur à

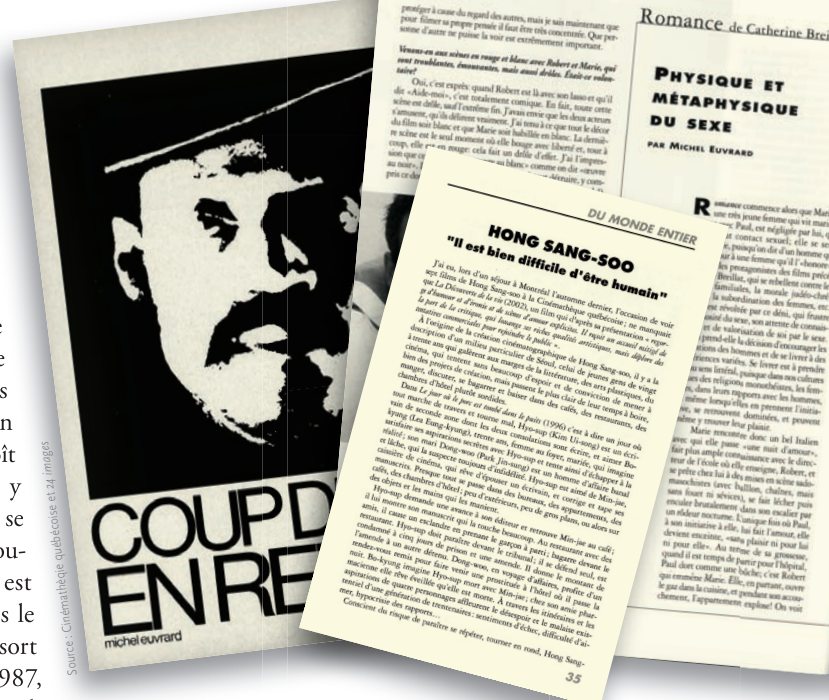
l'Université Sir George Williams, qui devient l'Université Concordia en 1974, à la suite de sa fusion avec le Collège Loyola. Il y enseigne la littérature française et la traduction, jusqu'à sa retraite survenue en 1990. « Je suis professeur de littérature, mais j'ai probablement donné, avec Richard Gay, le premier cours de cinéma avec crédits de l'histoire des universités québécoises. C'était un cours sur le cinéma français offert à l'école française d'été de McGill. »

Michel Euvrard fait ses premiers pas de critique à *Cinéma Québec*, signant notamment un texte imposant sur *Sweet Sweetback's Baadassss Song* du cinéaste afro-américain Melvin Van Peebles, dans le numéro 4. Dès lors, on remarque dans ses textes une sensibilité sociale et politique qui ne l'abandonnera jamais. « Il y a d'abord là-dedans quelque chose qui relève de l'air du temps. On écrit avant tout à propos des films qu'on voit

et à cette époque la politique était très présente dans les films qui sortaient en salles. Mais il est vrai que je suis intéressé par un cinéma conscient de ce qui se passe dans le monde, davantage que par le cinéma directement politique, d'ailleurs. Je pense que s'il y a une certaine cohérence dans les films que j'ai défendus, c'est probablement de ce côté qu'elle se situe.» Par ses critiques et ses entretiens, Euvrard contribue à faire connaître aux cinéphiles québécois des cinéastes comme Marco Bellocchio, Victor Erice, René Allio, Nelson Pereira dos Santos, Judith Elek. Son intérêt marqué pour les jeunes cinémas nationaux est représentatif de la tendance dominante chez les critiques québécois révélés au cours de la décennie 1970.

Pendant les sept ans que dure l'aventure de *Cinéma Québec*, Michel Euvrard est la voix la plus forte à se faire entendre, même si son collègue Richard Gay est le plus prolifique. À la disparition de la revue, en 1978, le critique se cherche un nouveau domicile. Ce sera *Format Cinéma* (fondé en 1981), où il est l'un des rares « non-cinéastes » à faire partie de l'équipe. Brièvement, autour de 1984, il rejoint André Roy à *Spirale* puis, en février 1985, est appelé au *Devoir* par Robert Lévesque, qui vient de prendre la direction des pages culturelles. C'est là que le critique est au cœur d'une controverse qui perdure encore. En août 1986, le Festival des films du monde présente, en compétition, *La guêpe* de Gilles Carle. Dans l'imposante cinématographie du grand cinéaste, ce film constitue une monumentale erreur de parcours, un ratage sans équivalent. C'est à Euvrard qu'incombe la tâche de le faire savoir aux lecteurs du *Devoir*. Il intitule son texte *La mort d'un cinéaste* en référence à un autre film de Carle, *La mort d'un bûcheron*. Carle, qui sait se défendre, saisit l'occasion et s'indigne, avec la sympathie du milieu cinématographique, qui y voit l'exemple des excès d'une critique bête et méchante. Jusqu'à ce que la maladie le contraigne au mutisme, Carle rappellera régulièrement cet événement. « J'ai trouvé ce titre moi-même, explique Euvrard. Ce que je ne savais pas, c'est qu'on allait le publier en première page, ce qui lui a donné de l'impact. L'avoir su, j'aurais peut-être mis sur une autre formule. Mais il demeure qu'on a refusé d'y voir la référence au titre d'un autre film de Carle. On a traité ce titre au premier degré, sans en considérer l'humour, l'ironie. »

La publication de *Format Cinéma* s'arrête en avril 1986. Quelques mois plus tard, Claude Racine reprend celle de *24 images* des mains de son fondateur, Benoît Patar. Euvrard y voit l'occasion de se joindre à une nouvelle équipe. Il est donc présent dès le numéro 36, qui sort à l'automne 1987, avec un texte intitulé *Cinéma et métropole. Le cas Berlin*. Les textes écrits par Euvrard à cette époque sont plutôt longs et débordent la simple critique de film pour s'apparenter à des réflexions plus générales sur un thème, une tendance, un genre. Ainsi en va-t-il d'*Il n'y a plus d'Eldorados ou les avatars du « road movie »* qu'il publie dans le numéro 37 de *24 images* et auquel il attribue le sous-titre : *Petit supplément au « Cinéma de l'errance » pour Annie Goldmann*. Profitant de la sortie rapprochée de *Candy Mountain* de Randy Wurlitzer, de *Patti Rocks* de David Burton Morris, de *Doc's Kingdom* de Robert Kramer et de *Sierra Leone* d'Uwe Schrader, Euvrard livre quelques réflexions sur ce genre profondément américain (mais universel dans sa structure). « J'ai la conviction que, dans l'idéal, chaque critique sur un film devient un petit essai, que l'écriture alimente la réflexion, que souvent on ne sait pas à l'avance ce qu'on va écrire. » Cette place faite à l'écriture, cette dimension littéraire traverse l'ensemble du travail d'Euvrard, qui tout au long de sa carrière signe peu de textes courts. Elle se déploie avec beaucoup d'éloquence dans le très beau texte qu'il consacre à *Ulysse*, court métrage d'Agnès Varda, dans le numéro 33 de *Format Cinéma*, texte sur la mémoire, sur la conscience de vieillir : « Vivre, c'est sans doute aussi entasser, faire une chose qui s'ajoute à celles qu'on a faites avant, accumuler les jours [...] Vieillir, c'est peut-être aussi quand on se retourne vers cette accumulation, ce dépôt, qu'on se met à considérer comme un matériau, au moins virtuel, sur lequel, avec lequel on pourrait



Source: Cinéma québécois et 24 images

Cinéma Québec, Jeune cinéma et 24 images

construire; comme un capital à faire fructifier. Quand on se dit, si on a écrit des articles, qu'on devrait les réunir, fait des photos qu'on devrait les sélectionner, les tirer, avoir une exposition, faire un catalogue, etc. La cinquantaine, c'est souvent ce retour, cette reprise (en main), cette remise (en ordre), ce classement interrompu par la rêverie... »

À la question : Avez-vous changé votre façon d'écrire, de concevoir la critique, d'aborder un texte, Michel Euvrard répond : « Il arrive des choses étranges. Par exemple, un jour tu te rends compte que tu n'écris jamais sur les acteurs. Alors partant de là tu commences à le faire. » Ainsi ce passage d'un texte consacré à *Romance* de Catherine Breillat, en 1999 : « *Romance* illustre une démarche essentiellement mentale. Le choix de Caroline Ducey pour interpréter le rôle de Marie en offre une première preuve : ce n'est pas la plus belle fille du monde, elle a, physiquement, quelque chose d'inachevé, de non épanoui, de petits seins, des bras trop minces. Ce qu'elle a de beau, ce pourquoi Breillat l'a choisie, c'est son regard, un regard profond, intense, tantôt mélancolique et soumis, tantôt « quêteur », attentif, à certains moments presque révolté, éperdu. » (*24 images*, n° 98-99)

Michel Euvrard vit désormais à Paris. À 81 ans, il continue d'écrire sur le cinéma, à la revue française *Jeune cinéma* (où il a notamment consacré une étude au cinéaste coréen Hong Sang-soo, « Il est bien difficile d'être humain », n° 319-320, automne 2008) et à la revue québécoise *Séquences*. ■